

Le Monde.fr

1^{ère} bonne résolution
pour la rentrée :

▼ PUBLICITE



**ARTE Global,
Mao sur tous nos réseaux.**

Reportage

L'art "cadastral" des Aborigènes

LE MONDE | 06.09.06 | 15h30 • Mis à jour le 06.09.06 | 15h30

ENVOYÉE SPÉCIALE EN AUSTRALIE

Les Aborigènes, c'était un cliché en vogue, sont "*pauvres, pacifiques et peu dérangeants*". Or les médias australiens se sont emballés récemment sur une réalité embarrassante : l'accroissement vertigineux de la violence au sein de certaines de ces communautés où le gouvernement et les missionnaires protestants regroupèrent jadis les premiers habitants de l'Australie. L'affaire n'est pas nouvelle, mais la cause de tout ce vacarme s'appelle Nanette Rogers, procureure d'Alice Springs, dans le désert central. La magistrate s'est décidée à faire l'inventaire public des horreurs dont elle est quotidiennement témoin.

Elle dénonce l'invocation de la "*culture locale*", produite en justice comme circonstance atténuante pour diminuer la gravité du viol de très jeunes femmes par leur futur époux. Elle raconte sans ménagement le viol de ce bébé de 7 mois, celui de cet enfant de 2 ans, ou encore ce jeune garçon noyé tandis qu'un toxicomane de 18 ans abusait de lui. Sans compter les tabassages dont les épouses sont fréquemment victimes. Une litanie de scènes inaudibles.

Tel est le résultat, à retardement, d'une "*civilisation*" imposée de force : une société aborigène explosée, à la fois coupée de ses repères traditionnels et à des années-lumière du monde moderne, sombrant dans le désespoir et l'autodestruction. Citoyens australiens depuis seulement 1967, ils sont 460 000 (2,4 % de la population), répartis en plus de 400 "clans" et autant de langues distinctes.

La plupart ne savent ni lire, ni écrire, ni parler l'anglais, langue officielle du pays. Beaucoup d'emplois leur sont fermés. Ils vivent principalement de subventions et de revenus miniers. Envoient rarement leurs enfants à l'école. Leur espérance de vie est de 55 ans en moyenne. Les enfants de la "génération volée" - ceux qui, des années 1920 aux années 1950, ont été enlevés brutalement à leurs parents afin d'être éduqués loin de leur langue et de leur mémoire - ont transmis leur souffrance à leurs descendants et attendent toujours que l'Etat leur demande pardon.

Les prospectus touristiques australiens arborent pourtant leurs visages souriants. Les faux boomerangs *made in China* ou les pseudo-totems picotés des fameuses peintures en pointillés grouillent dans les boutiques de souvenirs. Les officiels font valoir les réussites notoires parmi les Aborigènes (membres du Parlement, ministres au niveau des Etats, sportifs de haut niveau ou vedettes de rock). Autant d'arbres qui cachent la forêt.

La dépression gagne toutes les générations. Avec des effets spectaculaires, dénoncés par la juge Rogers, dans les communautés qui côtoient les villes. Là où l'alcool coule à flots et où les jeunes

pratiquent le "sniffage" de l'essence. La nuit, les villes se peuplent de silhouettes noires et claudicantes, venues se noyer dans la bière. Pourtant, dans ce chaos, les Aborigènes peignent, chantent, dansent. Artistes depuis cinquante mille ans, envers et contre tout. L'art et l'artisanat aborigènes font le bonheur de l'économie australienne : environ 200 millions de dollars de chiffre d'affaires par an, sans compter les retombées touristiques. Internationalement reconnues pour leur très grande valeur esthétique, les oeuvres de certains artistes majeurs sont exposées à l'étranger, voire prisées chez Sotheby's.

Mais si les Aborigènes continuent à peindre, à danser et à chanter, ce n'est pas exclusivement pour l'argent. Ce n'est pas non plus par souci de produire du beau. Pour eux, l'art est autre chose. Dans cette société en voie de déliquescence, il est leur respiration. Le sens même de ce qu'ils sont. L'unique moyen de transmission des secrets des anciens. Un ambassadeur de leur culture menacée. L'art est leur survie, leur salut. A la fois expression de leur identité et manifeste politique.

John Mawurndjul, alias Johnny, est l'un de ces très grands artistes. Il habite avec sa famille une *outstation* (campement isolé) au coeur du bush, dans la région de la Terre d'Arnhem, à l'extrême nord de l'Australie. Souvent, Johnny saute dans son 4 × 4 et s'en va tailler une bavette à Maningrida. Dans cette communauté de 2 500 âmes, plantée sur la terre rouge, à 500 kilomètres à l'est de Darwin, (Territoire du Nord), des enfants à moitié nus jouent parmi les maisons éparses vaguement déglinguées et cernées de détritrus. Des femmes bavardent au soleil. Des hommes passent. Presque tous sont chômeurs. Ils vont parfois chasser comme autrefois ou s'alimenter au supermarché de la communauté, survivant des allocations gouvernementales et des revenus des artistes qui partagent tout en famille.

Le Centre d'art de Maningrida, association à but non lucratif, achète les oeuvres des peintres et se charge de les revendre. C'est le point névralgique de la communauté, son seul moteur économique et, surtout, sa fierté identitaire.

L'énorme tignasse poivre et sel et les yeux ardents de John Mawurndjul suscitent des saluts sur son passage. Bien qu'il n'ait que 55 ans, on l'appelle "le Vieux", en signe de respect. Johnny est une star. L'artiste le plus reconnu de cette partie-ci de la Terre d'Arnhem dont la caractéristique est la peinture sur écorce faite de motifs hachurés.

Sa réputation dépasse largement les frontières australiennes. Exposé en Europe, il a été choisi avec sept autres artistes aborigènes pour décorer les façades et les plafonds du bâtiment pensé par Jean Nouvel pour abriter le tout nouveau musée parisien du Quai Branly. Johnny a créé le plafond de la librairie, au rez-de-chaussée, et un tronc creux qui semble soutenir le musée tout entier. A Paris, en acrobatie sur les échafaudages, il a supervisé le travail des artisans de son air sage.

Johnny n'est guère bavard, assez timide et parle à peine l'anglais. C'est devant ses morceaux d'écorce qu'il se révèle. *"Les anciens nous inspirent, c'est d'eux que nous tirons notre connaissance, a-t-il dit à la National Gallery de Victoria. Je prends mon inspiration au commencement des commencements. Dans la profondeur des choses que je peins, il y a une signification sacrée et secrète."*

Transmettre. Perpétuer la culture des anciens. Traduire pour les générations futures ce sens sacré enseigné secrètement à l'intérieur du clan. Comme ses pairs, John Mawurndjul raconte sa terre et ses ancêtres qui, en se déplaçant sur le vaste territoire, en ont créé les sites sacrés : les collines, les trous d'eau, les arbres. Ces itinéraires initiatiques, dont l'écrivain Bruce Chatwin (1940-1989) a suivi les traces subtiles dans son *Chant des pistes* (Grasset 1988), les Aborigènes les appellent délicieusement des "rêves".

Ils rêvent du serpent arc-en-ciel qui a traversé le pays en créant les collines, les arbres, les trous d'eau, et qui continue à déclencher les orages au début de la saison des pluies pour annoncer le renouveau, puis se repose en saison sèche. Ils rêvent de la femme à queue de poisson, dite "Yawk-Yawk", qui séduit les hommes. Ils rêvent de la mère créatrice, qui a dispersé ses bébés aux quatre coins du territoire en leur donnant à chacun une langue. Ils rêvent du crocodile, de la tortue, du kangourou et de tous leurs totems.

Ils peignent leurs rêves sur les rochers, sur le sable, sur les écorces, sur les corps des danseurs. Ils peignent aussi sur des toiles, depuis qu'ils ont compris, dans les années 1970, la valeur commerciale de leur art et la nécessité de lui donner un support moins éphémère.

Les tableaux ont valeur de cadastre. Car les "rêves", enseignés par les anciens aux plus jeunes lors de cérémonies secrètes, sont distincts selon les clans, reconnaissables à la fois par le style et la représentation d'un lieu précis. Les initiés peuvent y reconnaître tel trou d'eau au pied de telle dune, tel repaire animal au pied de tel arbre, et déduire qui en est propriétaire.

En cela, l'art aborigène est aussi un manifeste politique. Chaque clan a des droits sur son territoire et sur ses rêves. Il en est le gardien. Peindre ceux d'un clan voisin est sévèrement punissable. Les peintures en sont la carte géographique, la carte d'identité, le titre de propriété, son ADN, en quelque sorte.

Ce n'est pas un hasard si la fille de Charlie Perkins, célèbre militant de la cause aborigène mort en 2000, a choisi le domaine de l'art pour prolonger le combat de son père. Conservatrice du département des arts aborigènes à l'Art Gallery of New South Wales, à Sydney, Hetti Perkins le souligne : *"En faisant de l'art, les Aborigènes font de la politique sans le savoir. Il est leur revendication, leur combat, une manière de dire au monde blanc ses traditions et son lien à la terre."*

Cette particularité extraordinaire, la justice a fini par la prendre en compte. Quel meilleur titre de propriété qu'une peinture, si celle-ci indique de quel peuple, de quel clan et de quel territoire précis elle provient ? Pour prouver leur antériorité sur les terres conquises par les Blancs, les avocats des Aborigènes ont eu l'idée de convaincre le tribunal par leurs peintures. Elles restent hermétiques, leur décryptage est réservé à ceux du clan qui ont été initiés, mais des anthropologues sont requis pour donner des pistes et le juge les écoute.

Tout a commencé à Yirrkala, ancienne mission méthodiste installée en 1934 et devenue une communauté de 1 000 habitants, au nord-est de la Terre d'Arnhem. Au début des années 1960, une société suisse négocie avec la mission et le gouvernement pour développer une mine de bauxite près de Yirrkala. L'avis des Aborigènes n'est évidemment pas pris en compte : l'Australie a été déclarée *"Terra nullius"* par les colonisateurs blancs, et ses autochtones ne sont pas encore citoyens australiens. Pour les intérêts de la mine, la terre leur est enlevée.

La réponse des dépossédés est d'abord politique. En 1963, ils adressent au gouvernement une pétition sous forme de dessins sacrés et de motifs claniques, à même un panneau d'écorce. Un texte traduit le sens des dessins : ils revendiquent la propriété des Aborigènes sur cette terre et affirment ne pas consentir à sa destruction.

En 1968, ils récidivent par voie judiciaire en intentant un procès au gouvernement et à la société minière. A huis clos, pendant trois mois, devant la cour suprême du Territoire du Nord, les plus vieux initient le juge au décodage de leurs secrets. Par l'entremise d'anthropologues, ils montrent des objets sacrés, des peintures prouvant leur lien au pays, terre et mer comprise. Les Aborigènes perdent pourtant le procès. Après la "pétition sur écorce", une étape supplémentaire est franchie. Elle s'achève

en législation : la loi dite du "droit à la terre des Aborigènes" (*Aboriginal Land Rights*), votée en 1976 leur permet de lancer de nouvelles revendications territoriales. En 1993, le principe de *Terra nullius* est aboli et la loi sur la propriété indigène (*Native Title*) reconnaît l'existence traditionnelle de titres fonciers aborigènes. L'art comme pièce à conviction et moyen de pression judiciaire...

Depuis le *Native Title*, chaque clan est invité à venir prouver la continuité de sa culture et de son usage territorial. A Yirrkala, la loi n'a pas empêché l'implantation de la mine de bauxite, l'une des plus grandes du monde, qui a détruit au bulldozer quantité de sites sacrés. Les clans du cru bénéficient des royalties de la mine, exploitée par une société canadienne. Des centaines d'autres revendications sont en attente, de nombreux procès en cours. Tous ne seront pas gagnés.

La scène se passe en mai 2002, devant un tribunal de Nhulumbuy (Territoire du Nord). Un clan aborigène revendique la propriété ancestrale des eaux territoriales de Blue Mud Bay, près de Yirrkala. A la barre, un ancien vient montrer ses peintures sur écorce : *"Voyez, dit-il, cette peinture représente une rivière, une montagne, un trou d'eau."*

- *Et alors ?* demande le juge.

- *Et alors, les limites de ce territoire-là commencent à Blue Mud Bay,* répond le vieil homme.

- *Comment puis-je le savoir ?* insiste le magistrat.

- *Seul mon clan peut la dessiner ainsi, avec ces motifs et les traits hachurés ainsi. C'est notre rivière, notre montagne, notre trou d'eau. Au sommet, il y a un site sacré. C'est là qu'ont lieu nos cérémonies d'initiation. C'est bien notre montagne. Je la peins, aucun artiste d'un autre clan que le mien n'a le droit de la peindre."*

Ce jour-là, l'explication n'a pas convaincu la justice. Le clan a perdu. En attendant la prochaine bataille.

Marion Van Renterghem

Article paru dans l'édition du 07.09.06

▼ PUBLICITE



Dossiers, fiches pays, archives... Toutes les chances de réussir

Le Monde.fr

» A la une » Archives » Examens » Météo » Emploi » Voyages
 » Le Desk » Forums » Culture » Carnet » Shopping » Newsletters
 » Opinions » Blogs » Finances » Immobilier » Nautisme » RSS

Le Monde

» Abonnez-vous
 15€ par mois
 » Déjà abonné
 au journal



Abonnez-vous au Monde.fr - 6€ visitez Le Monde.fr

© Le Monde.fr | Conditions générales de vente | Qui sommes-